

DUBOIS, PAUL-ANDRÉ. *Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France. Aux origines de la scolarisation et de la francisation au Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2020, XVI-700 p. Ill. ISBN 978-2-7637-4086-7

Aurélien Boivin

Volume 19, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082763ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082763ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2021). Compte rendu de [DUBOIS, PAUL-ANDRÉ. *Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France. Aux origines de la scolarisation et de la francisation au Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2020, XVI-700 p. Ill. ISBN 978-2-7637-4086-7]. *Rabaska*, 19, 259–262.
<https://doi.org/10.7202/1082763ar>

DUBOIS, PAUL-ANDRÉ. *Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France. Aux origines de la scolarisation et de la francisation au Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2020, xvi-700 p. Ill. ISBN 978-2-7637-4086-7.

D'entrée de jeu, il convient de le préciser, ce n'est pas le premier ouvrage que Paul-André Dubois, professeur titulaire au département de sciences historiques de l'Université Laval, consacre aux Amérindiens de la Nouvelle-France. Plusieurs comme moi se rappelleront le collectif qu'il a dirigé sur *Les Récollets de la Nouvelle-France* (PUL, 2018) ou encore *De l'oreille au cœur* (Septentrion, 1997), sur la naissance du chant religieux, à la même période, voire ses nombreux articles consacrés tantôt au solfège et à la tradition orale, à la religiosité, à la démographie et aux populations amérindiennes... Il était bien préparé pour publier *Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France*, un ouvrage magistral, fruit d'une patiente recherche menée dans divers centres d'archives d'institutions religieuses et civiles, d'ici et d'ailleurs, dans la correspondance de l'administration coloniale, les registres paroissiaux, récits de voyage, journaux personnels et combien d'autres sources historiques qu'il a soigneusement et méticuleusement interrogées, comme le prouve la riche bibliographie de plus de 40 pages publiée en fin de volume. Il faut le croire quand il affirme avoir fouillé à fond ces documents, souvent négligés, pour alimenter sa réflexion, lui qui considère avoir reçu sa récompense à la suite de ses nombreuses découvertes qu'il a pu faire, en réparant à la fois les oublis parfois étonnants de ses devanciers et en corrigeant les erreurs et préjugés relatifs au sujet abordé.

Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France, un monument de 700 pages, compte neuf chapitres, répartis par tranches ou périodes, depuis le début du xviii^e siècle jusqu'à la Révolution américaine et même au-delà. L'avant-propos prépare bien le lecteur : « Le présent livre, de préciser l'historien, retrace la genèse de l'école chez les Amérindiens évoluant sur le territoire de la Nouvelle-France » (p. xv). Il entend s'intéresser surtout à la scolarisation et à la francisation des enfants autochtones, sans négliger, autant que faire se peut, les parcours de vie de plusieurs de ces « francisés », comme il les appelle, depuis leur enfance jusqu'à l'âge adulte. Aussi souhaite-t-il apporter un éclairage nouveau sur le sujet, quitte à détruire, preuves à l'appui, certaines conclusions ou jugements qu'il juge erronés, relativement, par exemple, à ce que plusieurs de ses devanciers ont appelé « l'échec de l'école chez les Amérindiens ». Une mise en garde s'impose toutefois à ses yeux : son ouvrage ne se veut ni une condamnation, ni une accusation. Le but poursuivi est clair : observer d'un œil nouveau « les acteurs de l'histoire, y compris les Amérindiens eux-mêmes [qui] ont su tirer profit [...] de ces outils que sont l'écriture [et l'apprentissage de] la langue française », tout en montrant,

documents à l'appui, « le basculement d'une société de l'oral vers un monde où l'écrit a fini par imposer sa loi » (p. xvi). L'écriture et l'apprentissage de la langue française deviendront rapidement, pour certains chefs amérindiens, un moyen ou une façon « d'accroître leur prestige » (p. 87). Car, l'historien le précise, « la maîtrise de la langue du colonisateur » se veut « un signe de prestige pour les uns, tandis qu'elle est une connaissance souhaitable pour les autres » (p. 17). Cette langue n'est-elle pas, aux yeux du colonisé, « porteuse de civilisation » et « instrument d'humanisation » (*ibid.*) ?

L'arrivée de l'écrit, au sein des diverses communautés de Nouvelle-France, qui ne connaissaient jusque-là que l'oralité, comme partout ailleurs sur le vaste continent du Nouveau-Monde, s'est traduite par une véritable révolution, laquelle s'est déroulée sous l'action des missionnaires, qui n'ont jamais hésité, dans ce contexte, à se servir de la scolarisation pour procéder, non sans prosélytisme, à l'évangélisation des « barbares » ou, plus précisément, des « Sauvages ». D'ailleurs, à la fin de son introduction, l'historien, comme s'il avait prévu la crise que l'on connaît depuis quelque temps dans certaines de nos universités quant à l'utilisation ou à l'emploi de certains mots, prend la peine de préciser le terme « Sauvage », depuis longtemps consacré par l'usage. Sous ce mot, il entend « l'homme qui vit dans les bois et les déserts, et dont le mode de vie et de subsistance s'oppose à ceux de l'homme *civilisé* qui, pour sa part, évolue dans le cadre de communautés urbaines ou villageoises » (p. 12). Les puristes, donc, s'abstenir ! Il n'est certes pas surprenant que les missionnaires, peu importe la communauté à laquelle ils appartiennent, utilisent couramment ce terme et associent l'école, ou la « petite école », à la propagation des Saintes Écritures au sein des populations qu'ils desservent, en y ajoutant ce qui plaît bien à leurs ouailles : l'apprentissage du chant religieux dans la langue de chacune de ces communautés, huronne, iroquoise, algonquine...

Cette action missionnaire, appuyée par les autorités coloniales, l'historien Dubois la suit à la trace, d'un chapitre à l'autre, mettant à profit sa riche documentation. Dans le premier chapitre, qui aurait pu s'intituler simplement « Les papiers qui parlent », l'historien s'attarde à cette révolution qu'est l'écriture aux yeux des Amérindiens, interdits devant cette merveille, au point de devenir « un poncif de la littérature viatique » (p. 16). Les hommes de Dieu mettent tout en branle pour les attirer à leur école, ce qui n'est pas toujours facile, en raison, entre autres, du statut d'itinérants de leurs ouailles, des guerres, du manque de ressources dans les communautés qu'ils desservent, de la misère, de la pauvreté et de la rareté des moyens mis à leur disposition. De plus, les missionnaires sont loin d'être préparés à l'acte pédagogique. Aussi espèrent-ils que des élèves « francisés » leur soient d'un précieux secours pour les aider dans leur mission.

Si l'historien, dans le deuxième chapitre, s'intéresse à l'instruction et à l'évangélisation au masculin, le troisième, lui, porte sur le même sujet, mais dispensé au féminin par certaines communautés religieuses, telles les Ursulines à Québec ou les Filles séculières de la Congrégation Notre-Dame de Ville-Marie, qui préparent à la formation d'une élite dévouée aux intérêts de la France. Il s'attarde, ici et dans les autres chapitres, à présenter des recrues, tant masculines que féminines, qu'il a découvertes dans les documents consultés. À l'enseignement, parfois peu attirant pour les Autochtones, les « maîtres » innovent en initiant les jeunes qui leur sont confiés à certains métiers. Voilà, à n'en pas douter, ce qui fait la richesse et l'importance de cette fresque qui permet au lecteur de découvrir l'action et l'engagement de plusieurs jeunes gravitant autour des religieux et religieuses, devenus des courroies de transmission au sein de leur communauté respective.

Mais pour réussir, il fallait des appuis, qui ne sont pas toujours venus, d'où, à différentes époques, l'abandon des mesures de francisation (p. 189). Il est toutefois indéniable que « l'unification linguistique et culturelle des occupants de la vallée laurentienne, à commencer par [l'instruction] des enfants de l'élite amérindienne chrétienne sur qui l'on table pour amorcer le changement » (p. 195), s'avère leur projet social.

Au fil de sa démonstration, l'historien ne se gêne pas pour contester certaines affirmations de détracteurs qu'il juge fausses ou exagérées, comme celle qui prétend qu'une fois instruites, certaines francisées se livrent à la débauche à la sortie du couvent et qu'ainsi « les fruits de leur éducation seraient “inutiles et très rares” » (p. 224). Et l'historien de conclure : « Déjà le gros mensonge qui veut que la francisation soit une perte de temps et un échec absolu est lancé. Il aura la vie longue » (*ibid.*). Pourtant, comme le précisent Lamothe-Cadillac et d'autres personnalités de l'époque, « l'enseignement de la langue française et la fréquentation de l'école sont les seuls moyens pour les civiliser, les humaniser et insinuer dans leur cœur et dans leur esprit, la loy de la Religion et du Monarque » (p. 241, note 137). Certaines communautés, comme les Ursulines de Québec, doivent toutefois abandonner leur « mission », faute d'encouragement et d'appui financier. D'autres sont plus tenaces et la « petite école » persiste à certains endroits. Il faut comprendre que les missionnaires ne peuvent pas toujours s'appliquer à ce genre d'enseignement « en raison de leurs devoirs sacerdotaux, administratifs et même politiques » (p. 247), surtout dans un contexte militaire.

Le cinquième chapitre, consacré à l'enseignement au féminin chez les Ursulines de Québec me semble d'une grande importance. L'historien, à partir du registre des pensionnaires, se livre à une véritable enquête et retrace « le parcours de quelques-unes de ces enfants dont la trajectoire de vie a été infléchi par l'expérience de la francisation au couvent » (p. 251).

Il entend fournir une réponse à la question de Marcel Trudel, à savoir ce que deviennent ces « francisées » au sortir du couvent ? Si certaines entrent en religion, d'autres, au lieu de retourner dans leur communauté, deviennent servantes, « la domesticité se présent[ant] comme l'unique possibilité ou presque de gagner leur vie » (p. 275). D'autres deviennent mères de famille et catéchètes, en appui aux missionnaires œuvrant dans leur village. Il montre encore que « les effets de la francisation initiale peuvent être ressentis sur plus d'une génération, en reconstituant l'historiographie de la célèbre famille Gill (p. 301 et s.).

Dans le sixième chapitre, Dubois s'intéresse au double phénomène de la familiarisation des Amérindiens au contact de la culture de l'écrit et leur francisation, en dehors de la fréquentation des institutions scolaires. Il explique la technique de la « massinahigan », l'enseignement par l'image dont sont friands les Amérindiens. Dans « L'école souffre », le lecteur la voit disparaître, un peu partout, faute d'argent. Dans les deux derniers chapitres, qui se déroulent après la Conquête anglaise dans les colonies britanniques (Acadie et nord des États-Unis), on assiste à une lutte acharnée entre les deux communautés rivales, catholiques et protestantes, qui se traduit aussi au niveau de la scolarisation et de l'évangélisation à la conquête des âmes.

Il me faut le dire : j'ai été subjugué, comme cela ne m'arrive pas souvent, par la qualité de cet ouvrage, d'une grande précision et écrit dans une langue riche et juste, sans être savante, donc qui évite le jargon que seuls les spécialistes peuvent comprendre, au point de décourager les non-initiés. Les jugements de l'historien reposent sur des preuves solides, incontestables, sans tomber dans le prosélytisme. Car, tant les missionnaires catholiques que protestants ont souvent voulu montrer la supériorité des Européens sur les habitants de la Nouvelle-France dont ils ont modifié le mode de vie. Encore aujourd'hui, certaines communautés « colonisées » déplorent la perte et de leur langue et de leur culture, comme le démontre *Kakum*, le récent roman de Michel Jean.

AURÉLIEN BOIVIN
Université Laval

FERLAND, CATHERINE. *Les Biscuits Leclerc. Une histoire de cœur et de pépites*. Québec, Éditions du Septentrion, 2020, 224 p. ISBN 978-2-89791-151-5.

À la demande de monsieur Jean-Robert Leclerc, alors chef de l'entreprise, Catherine Ferland a rédigé plusieurs publications privées sur l'histoire de la famille Leclerc et ses biscuits. Forte de ces connaissances et de recherches additionnelles, elle présente ici la trajectoire de l'entreprise de ses débuts plutôt modestes à son rayonnement nord-américain aujourd'hui.